

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 43 (1898)
Heft: 10

Artikel: Manœuvres du IVme corps d'armée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337518>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MANŒUVRES DU IV^{me} CORPS D'ARMÉE

Comme de coutume, nous nous proposons de rendre compte de nos grandes manœuvres suisses, mais en apportant, cette année-ci, une modification au programme généralement adopté pour ce compte-rendu. Nous nous dispenserons de détailler les mouvements des divers corps et détachements pour nous en tenir à deux ou trois points spéciaux permettant discussion.

* * *

Les exercices de division contre division ont eu lieu du 9 au 12 septembre, avec interruption le dimanche 11. Ils ont emprunté, comme on sait, le terrain compris, sur la rive gauche de la Reuss, entre la vallée de la Bunz et celle de l'Aa, soit la partie la plus élevée de cette succession de collines boisées et coupées qui, depuis la Reuss aux environs de Gislikon, forment une chaîne étroite et allongée dont les derniers contreforts, au nord, dominant la petite ville de Lenzburg. La plus haute de ces collines est le Lindenberg, dont l'extrême sommet, entre Muswangen sur son flanc est et Buttweyl sur son flanc ouest, est à la cote de 893 m. (carte au 1 : 100 000). Cette colline du Lindenberg a été le théâtre des engagements du 9 et du 10 septembre.

Le thème général des exercices était le suivant :

« Une armée Nord se prépare à franchir le Rhin à Bâle et à Waldshut.

» Une armée Sud se rassemble à Berne, avec détachements à Lucerne. »

Le 8 septembre au soir, la situation générale, par décision du directeur des manœuvres, colonel Kunzli, commandant du IV^e corps d'armée, avait été déterminée comme suit :

« Le 6 septembre, l'armée du Nord a fait franchir le Rhin à son gros, à Bâle, et à la IV^e division à Waldshut. L'après-midi du 8 septembre, l'avant-garde du gros a atteint la ligne de l'Aar Soleure-Olten; l'avant-garde de la IV^e division est à Wohlen.

» Ce même jour, l'armée du Sud a marché de Berne sur l'Aar; son avant-garde a atteint Fraubrunnen. La VIII^e division a reçu pour mission de se porter de Lucerne à Zurich. Le 8 septembre après midi, elle est concentrée à Cham. »

Ordre au commandant de la IV^{me} division.

L'armée ennemie a poussé son avant-garde jusqu'à Fraubrunnen. Une division ennemie est en marche de Lucerne sur Zurich.

Demain, 9 septembre, notre armée avancera dans la direction de Berne.

Vous recevez l'ordre de vous diriger par Muri sur la Reuss supérieure et de couper d'avec son armée la division ennemie signalée à Cham.

Du quartier-général de l'armée à Moutier, ce 8 septembre 1898, 3 heures soir.

Le commandant de l'armée du Nord.

Ordre au commandant de la VIII^{me} division.

L'armée ennemie a atteint la ligne de l'Aar entre Soleure et Olten. La division ennemie signalée comme étant arrivée hier à Brugg a lancé de fortes patrouilles de cavalerie dans la direction de Zurich, et s'est avancée par la vallée de la Bunz sur Wohlen.

Vous recevez l'ordre de passer immédiatement sur la rive gauche de la Reuss et de vous porter, le 9 septembre, à la rencontre de la division ennemie.

Du quartier-général de l'armée à Berne, ce 8 septembre 1898, 3 heures soir.

Le commandant de l'armée du Sud.

Le colonel-divisionnaire Fahrländer, commandant la VIII^e division, prit aussitôt ses dispositions pour le passage de la Reuss le 9 au matin, sous la protection de ses avant-postes. Ceux-ci, le 8 au soir, avaient franchi la rivière et s'étaient établis sur la ligne Reussegg-Auw. L'équipage de pont IV attribué à la division Sud, avait reçu l'ordre de lancer un pont de bateaux près de Sins, plus deux ponts de chevalets sur les canaux longeant la rivière. Le 9, au petit jour, la division sur une seule colonne, marcha de Cham sur Sins et Auw.

A 8 h., la ligne des avant-postes fut franchie. Le colonel Fahrländer disposa alors sa division sur deux colonnes. Le 29^e régiment d'infanterie, lieutenant-colonel de Reding, qui avait formé les avant-postes, suivit la route principale, dans la vallée; itinéraire: Wallenschwyl-Muri. Le reste de la division monta à flanc de coteau par Beinwyl-Geltwyl-Buttwyl.

A la lisière nord de ce dernier village, le contact avec l'ennemi fut pris.

Le colonel-divisionnaire Schweizer, commandant la IV^e division, avait, pendant la nuit du 8 au 9, placé ses avant-postes au sud de Wohlen-Hilfikon, sur la ligne Uezwyl-Kallern-Waldhäusern. Le 9, à 8 h. du matin, il franchit cette ligne, sa division marchant en trois colonnes de forces inégales : colonne de gauche, colonel-brigadier Roth, cinq bataillons et un groupe de deux batteries, suit le fond de la vallée par Boswyl-Muri-Benzenschwyl. Colonne du centre, lieutenant-colonel Kopf, trois bataillons ; cette colonne marche à mi-côte, direction Buttswyl-Geltswyl-Beinwyl. Colonne de droite, colonel-brigadier Heller, quatre bataillons et un groupe de deux batteries, direction Buttswyl-Muswangen, en tenant autant que possible la crête des collines.

Ce fut donc la colonne du centre qui, à Buttswyl, rencontra la division Fahrländer. Comme il arrive presque toujours en manœuvres dans les combats de rencontre, les deux pointes d'avant-garde se buttèrent l'une à l'autre, à la lisière du village, à moins de 150 mètres de distance. Une fusillade extrêmement vive éclata aussitôt, rendue de plus en plus nourrie par le déploiement rapide des deux bataillons d'avant-garde, désireux tous deux d'acquiescer d'emblée la supériorité du feu.

Cette supériorité ne tarda pas à être acquise à la division Schweizer. La division Fahrländer eut le dessous pour deux raisons.

Premièrement, après que son bataillon d'avant-garde, fut entré au feu tout entier, il se produisit un arrêt passager dans le déploiement de son infanterie. Ce bataillon d'avant-garde était suivi d'un groupe de deux batteries. Ce groupe était engagé dans les bois entre Geltswyl et Buttswyl. Il hâta son mouvement pour en sortir, et vint se mettre en batterie sur un replat au sud de Buttswyl, lieu marqué sur la carte « Galizie », entouré de haies touffues et n'assurant à cette artillerie qu'une sécurité des plus précaires.

On le vit bien. Elle avait à peine ouvert son tir pour soutenir le bataillon d'extrême avant-garde qu'un juge de camp la mettait hors de combat et l'obligeait à battre en retraite. Elle était sous le feu dominant de l'infanterie adverse, qui, à moins de 600 mètres, dirigeait sur elle des feux de magasin aussi meurtriers que nourris.

En effet, pendant qu'elle sortait des bois, dégagant le chemin pour l'infanterie dont elle était suivie, le lieutenant-colo-

nel Kopf avait prolongé sa ligne de feu à droite à l'aide d'un second bataillon, et s'était assuré ainsi la supériorité du feu d'abord, — deux bataillons en ligne contre un seul — l'avantage d'une position dominante ensuite. Par là, non seulement il avait empêché l'artillerie ennemie de garder sa position, — la seule qu'elle put occuper dans l'occurrence, étant donné le terrain, — il obligeait encore le bataillon d'extrême avant-garde Fahrländer à suivre cette artillerie dans sa retraite.

La division Schweizer acquit la supériorité du feu pour une seconde raison.

Une partie de la colonne Roth n'était pas restée dans la vallée. Soit qu'entendant la fusillade intense, il résolut de marcher au canon, soit que dans l'engagement qu'il allait avoir à soutenir contre le régiment de Reding il désirât bénéficier de la hauteur, — nous n'avons pas à cet égard de renseignements précis — le commandant de cette colonne fit bifurquer sur sa droite, à flanc de coteaux, trois bataillons, qui bientôt opérèrent leur jonction avec le régiment Kopf. Contre la longue colonne Fahrländer, embarrassée dans les difficultés d'un terrain couvert et boisé qui ralentissait son déploiement, le colonel Schweizer disposait, au centre de sa ligne, de deux régiments accolés et, par eux, d'une longue ligne enveloppante de tirailleurs.

En vain, le colonel Fahrländer rappela-t-il deux des bataillons de Reding et prit-il des mesures pour chercher à percer ce centre de deux régiments contre lesquels il allait avoir, pour peu que son avant-garde pût tenir, sa division presque entière. Au moment d'exécuter ces mesures, un nouvel ennemi vint l'entraver. La colonne Heller débouchait des bois à l'est et au-dessus de Geltwyl et menaçait son flanc gauche. Il dut, pour la combattre, distraire la brigade de son gros. La partie était perdue.

Le directeur de la manœuvre fit interrompre celle-ci.

La critique du colonel-commandant de corps fut très vive à l'endroit du colonel-divisionnaire Schweizer. Elle peut être résumée en quelques mots comme suit : « Vous l'avez emporté malgré vos dispositions. Le fractionnement de votre division en trois colonnes, dont l'une très faible au centre, devait vous conduire à une perte certaine. Si vous y avez échappé, remerciez le dieu des batailles. »

Cette critique est-elle fondée? La question nous paraît au

moins discutable. Sans doute, nous savons qu'en manœuvres les avis les plus opposés peuvent impunément être émis et soutenus les uns et les autres avec apparence de raison. La sanction qui mettrait d'accord les interlocuteurs, — nous entendons les projectiles, — n'existe pas. De là, le droit, pour chacun, de demeurer sur ses positions. Si donc nous opposons à M. le colonel Kunzli une opinion contraire, ce n'est point pour déclarer la sienne détestable. Nous nous contentons de croire la nôtre meilleure, en expliquant pourquoi :

Dans sa critique, le colonel Kunzli a défendu la théorie du cliché tactique. Le commandant d'une division ou de n'importe quelle autre unité, s'est-il dit, doit, en vue du combat, garder en mains le plus possible son unité. Moins il la fractionnera, moins il la disséminera pour la marche sur des routes différentes, plus il répondra à ce principe tactique. L'idéal, c'est la division marchant en une seule colonne. De cette façon, le déploiement s'opère sous la direction et la surveillance directe du commandant. Tout ce que l'on peut admettre, c'est un détachement ou deux de flanqueurs, assurant mieux que de simples patrouilles la sécurité des mouvements.

Le colonel Schweizer a violé ce principe, il a eu tort, alors même qu'il a eu pour lui le succès. Le colonel Fahrländer a respecté le principe; il a eu raison, alors même qu'il a été battu.

Le raisonnement nous paraît trop sommaire. C'est un peu celui des médecins de Molière : Mieux vaut mourir selon les règles que d'en réchapper contre les règles !

Sans doute, d'une manière générale, le principe de la concentration sous les ordres immédiats du commandant est juste; mais il y a un principe supérieur à celui-là : le résultat. Si le résultat est acquis en violant les autres principes, qui sont toujours secondaires à celui-là, il ne faut pas hésiter à les violer. Il en est de ces règles comme de toutes les dispositions du règlement d'exercices. L'officier doit les connaître; elles doivent être à la base de son instruction; il ne serait pas admissible qu'il ne les connût pas. Mais si le résultat peut être atteint dans de meilleures conditions en les omettant, qu'il les omette. Agir autrement, serait agir mal.

Il faudra donc, en toutes circonstances, qu'il juge si la règle ordinaire doit être suivie, ou s'il n'y a pas avantage à en

adopter une autre, plus conforme à ces circonstances. C'est une question de coup d'œil et de sens tactique, qualités qu'il n'est pas donné à chacun d'avoir, mais qui place l'officier qui les possède à cent coudées au-dessus de celui qui connaît le mieux les règlements et applique avec le plus de scrupuleuse conscience les clichés tactiques.

Dans le cas particulier, le fractionnement en plusieurs colonnes, à éviter dans les circonstances les plus habituelles, paraissait indiqué. On peut critiquer certaines mesures d'application; estimer, par exemple, que le dosage des colonnes n'était pas le plus judicieux, celle de gauche étant un peu forte au détriment de celle du centre; car il est toujours plus aisé de descendre des hauteurs que de les gravir. On peut prétendre que l'itinéraire indiqué à la colonne de droite rendait son mouvement un peu excentrique, et qu'il eût été préférable de donner un autre point de direction générale que Muswangen, même avec le correctif de la marche rapprochée des crêtes. Sur tous ces points, on peut varier d'opinion avec le commandant de la IV^e division. Mais sur l'idée fondamentale de la pluralité des colonnes, nous croyons qu'il y a lieu d'être d'accord avec lui.

Le terrain le voulait et la proximité de l'ennemi. Le terrain d'abord, extrêmement boisé, extrêmement coupé, où la marche était difficile et les allongements de colonnes certains. La proximité de l'ennemi ensuite et la nécessité d'être en mesure, au premier contact, survenant à l'improviste peut-être, de déployer sans retard pour s'assurer le privilège de l'offensive.

Dans les bois, la marche en plusieurs colonnes parallèles n'est rien moins qu'une hérésie, à la condition de ménager entre elles des communications et de leur assurer un soutien réciproque. Cet ordre de mouvement est à recommander, non seulement pour les petites unités qui ne sauraient mieux disposer qu'en formant plusieurs colonnes de marche, protégées de tous les côtés par des éclaireurs, mais même pour les unités les plus considérables. A cet égard, la traversée des bois de Beaumont, pendant la guerre franco-allemande, est un exemple classique.

Le 9 septembre dernier, cette tactique, adoptée dans le terrain qui la dictait, a montré, par une leçon de choses, sa supériorité sur la tactique habituelle, la tactique rationnelle, —

pour employer un terme souvent utilisé, — mais, dans le cas particulier, irrationnelle. Elle a d'emblée assuré la supériorité à la IV^e division, précisément parce qu'elle a opposé un déploiement rapide à un déploiement plus lent.

Et comme pour rendre plus frappant l'inconvénient des clichés tactiques, le dispositif de marche de la VIII^e division est venu, lui aussi, apporter une entrave à la mise en ligne de celle-ci. Son chef avait suivi l'ordre que sa fréquence a rendu pour ainsi dire l'ordre normal de la marche d'une division. Une avant-garde d'un régiment d'infanterie, avec attribution d'un groupe de batteries, l'autre groupe marchant avec le gros. Et le commandant de l'avant-garde, à son tour, avait adopté le cliché tactique qui encadre l'artillerie entre les deux bataillons de tête. Si bien que l'infanterie qui seule pouvait agir efficacement dans le terrain boisé où allait se dérouler le combat, ne put entrer en ligne à temps, tandis que l'artillerie dont l'emploi était sur ce même terrain d'une efficacité douteuse, se voyait contrainte de prendre position dans les conditions les plus défavorables.

C'eût été le cas ou jamais de rompre avec le cliché, et pour une fois de garder toute son artillerie au gros. Ou bien, si l'on voulait absolument un groupe à l'avant-garde, il eût été préférable, pour la traversée des forêts, de le garder en queue de celle-ci, derrière les trois bataillons d'infanterie.

Journée du 10 septembre.

Après le combat du 9 septembre, le directeur de la manœuvre arrêta comme suit la situation, en vue de l'exercice du lendemain :

« Le 9 septembre, l'avant-garde de l'armée du Nord, pour protéger le passage de l'Aar par son armée, a pris position sur les hauteurs au sud de Soleure et Olten.

» La IV^e division a obligé la division ennemie à la retraite.

» Le même jour, l'avant-garde de l'armée du Sud a attaqué dans sa position l'avant-garde Nord, mais sans succès.

» La VIII^e division a été contrainte à se retirer plus au sud, devant les renforts en artillerie arrivés à l'ennemi. »

Ordre à la IV^{me} division.

Notre avant-garde qui a passé sur la rive droite de l'Aar a été attaquée aujourd'hui à diverses reprises. Elle a néanmoins conservé ses positions.

J'ai l'intention de franchir l'Aar demain 10 septembre.

Aujourd'hui, des transports de troupes, notamment d'artillerie, doivent avoir eu lieu sur la ligne Berne-Lucerne à destination de cette dernière localité.

Attaquez demain matin, 10 septembre, l'adversaire que vous avez en face de vous.

Quartier-général de l'armée à Soleure, ce 9 septembre 1898, 5 heures soir.

Le commandant de l'armée du Nord.

Ordre à la VIII^{me} division.

L'ennemi a conservé ses positions vers Soleure et Olten.

Demain matin, 10 septembre, j'attaquerai avec toute l'armée.

Tenez sur la position dont vous m'avez parlé, vers Beinwyl, jusqu'à l'arrivée de renforts qui vous viendront de Lucerne dans l'après-midi du 10, puis forcez à la retraite l'ennemi que vous avez devant vous.

Quartier-général de l'armée à Fraubrunnen, ce 9 septembre 1898, 6 heures soir.

Le commandant de l'armée du Sud.

Faisant suite à cet ordre, le commandant de la VIII^e division arrêta ses dispositions pour l'occupation de la position qu'il avait choisie à la crête du Lindenberg. Nous les résumons :

La position sera faiblement occupée au début par le seul régiment d'avant-poste (30^e), avec le demi-bataillon du génie n^o 8, qui mettront en état de défense la ligne Winterschwyl-Grod — cote 859 sur la crête du Lindenberg. Réserve de secteur à Brunnwyl.

Le gros de la division prend une position d'attente à la cote 816, entre Somerie et Horben, sur le Lindenberg.

Le régiment de cavalerie 8 s'assure de la marche de l'ennemi et protège pendant le combat le flanc droit de la défense. La compagnie de guides éclaire, dans la direction de Sarmenstorf, les pentes à l'ouest du Lindenberg.

La compagnie de télégraphistes 4 établit une ligne téléphonique de Beinwyl par Brunnwyl jusqu'au château de Horben, avec poste en ces trois endroits.

La position choisie était la moins mauvaise aux environs de

Beinwyl, mais elle présentait un grave inconvénient. Tandis que la défense en était aisée sur les deux ailes, le centre permettait l'approche facile de l'ennemi, les bois offrant à celui-ci un chemin couvert jusque dans la position. De Buttswyl à Horben, et malgré l'indication contraire de la carte au 1 : 25 000 qui laisse croire à une solution de continuité vers le signal, cote 859 indiquée plus haut, la forêt couvre tout le Lindenberg. Vers la cote 859, il est vrai, et sur une longueur de 600 mètres environ, le boisé forme une simple bande de 100 à 150 mètres de largeur ; mais cette bande constitue une sapinière touffue, permettant de pénétrer dans la position sans avoir à franchir le moindre champ de tir. La victoire appartiendra donc à celui qui saura le mieux se glisser à travers les taillis et jouer de l'arme blanche. Pour l'attaquant spécialement, la prise de la sapinière entraînera à coup sûr le gain du combat, car de là, en occupant soit la lisière est, soit la lisière ouest, il rend intenable les seules positions de l'artillerie du défenseur ; il l'oblige à battre en retraite sous bois.

En fait, c'est bien ainsi que les choses se sont passées, et si l'attaquant n'a pas réussi dans son entreprise, c'est que son infanterie s'est laissé entraîner à sortir en masse de la sapinière pour repousser, en la prenant de flanc, une contre-attaque partielle du colonel Fahrländer sur les pentes est de la colline. Qui va à la chasse, perd sa place. Pendant que les bataillons Schweizer sortaient ainsi de la sapinière par la lisière est, la réserve Fahrländer y pénétrait depuis la position, et tomba dans le dos de l'assaillant qui se croyait déjà vainqueur. Les rôles étaient intervertis.

Ainsi, la sapinière, ce point faible de la position, joua, comme on devait s'y attendre, le rôle principal pendant tout le cours de l'action. Elle exerça une attraction irrésistible et d'ailleurs justifiée sur les bataillons de l'attaque.

Le colonel-divisionnaire Schweizer avait disposé sa division sur deux colonnes de forces à peu près égales. A droite, la brigade Heller, plus le 40^e bataillon de la VII^e brigade, devait, depuis Kretzhof, gagner et suivre la crête du Lindenberg. A gauche, la brigade Roth, moins le 40^e bataillon, avait l'ordre de marcher par Buttswyl et Geltswyl. A chaque colonne était attribué un groupe de deux batteries.

Les deux colonnes, peu éloignées l'une de l'autre dès leur point de départ, se rapprochèrent au fur et à mesure de leur

marche en avant, l'une et l'autre subissant l'attraction de la crête. Au moment décisif, toute leur infanterie, à trois ou quatre bataillons près, se trouva massée dans la sapinière du sommet.

Depuis ce moment-là, la seule forme possible de combat était un corps à corps formidable dans le taillis épais, les rangs d'arrière poussant les rangs de devant, et la baïonnette seule ayant le droit de parler dans cette rencontre acharnée de deux colonnes profondes.

Si maintenant nous devons tirer un enseignement de cette étrange mêlée, de cette « bouillabaisse », pour employer l'expression d'un facétieux spectateur, nous dirons qu'il y aurait tout avantage, pour l'instruction du cadre supérieur, à choisir d'autres terrains quand il s'agit de manœuvres d'aussi vaste envergure que des exercices de division contre division. Les fourrés du Lindenberg conviennent admirablement à la petite guerre, ils favorisent les surprises et les engagements disséminés; l'infanterie peut y préparer à l'aise des tours de sa façon. Mais il ne saurait être question de travailler sérieusement là l'union des différentes armes, et encore moins l'action du commandement supérieur sur l'ensemble de l'opération.

Dans sa critique, le colonel Kunzli a constaté combien peu cette action du chef s'est fait sentir, de la part de l'attaque surtout; mais il a, de lui-même, et immédiatement, apporté à cette critique le correctif qu'elle exigeait pour être équitable, à savoir que la faute en remontait avant tout à la nature du terrain.

(A suivre.)

